

INTRODUCTION.

L'histoire et la géographie après le lycée : épistémologie de deux disciplines autonomes

La géographie, cette inconnue

Si la géographie, dans le secondaire, est enseignée en association avec l'histoire, il n'en demeure pas moins que pour nombre de bacheliers elle reste entourée de mystères et semble parfois même moins accessible, voire moins attrayante, que l'histoire. Plusieurs facteurs peuvent expliquer ce constat : un relatif manque de temps pour pouvoir approfondir et « s'amuser » en géographie, et des équipes pédagogiques souvent davantage sensibilisées à l'histoire. Ce n'est pas tout : pour véritablement aimer la géographie, il faut une certaine maturité, un esprit critique qui, la plupart du temps, ne font encore qu'émerger au lycée. Par ailleurs, la géographie est une science qui a connu de nombreux bouleversements épistémologiques, et cette richesse peut parfois la rendre moins lisible aux yeux des non-initiés. Combien de personnes ne pensent-elles pas encore que la géographie revient à savoir localiser des lieux, donner le nom des capitales ? On en vient à ce paradoxe, après des années de cours de géographie au collège et au lycée, que les étudiants qui arrivent en première année de classes préparatoires ne savent pas réellement ce qu'est la géographie...

Mais alors... qu'est-ce que la géographie ? Si l'on considère son étymologie qui provient du grec ancien, la géographie est la description de la Terre. Si elle s'est résumée à cela à ses débuts, aujourd'hui elle est beaucoup plus complexe et diverse. C'est pourquoi pour comprendre et faire de la géographie, il est important de saisir son évolution en tant que science sur le temps long.

La construction de la pensée géographique

De l'Antiquité au XIX^e siècle : la géographie comme

« entrée en possession de la terre » (Ph. Pinchemel *et al.*, 1984)

À ses débuts, la géographie est effectivement une mesure et une description du monde.

■ La mesure du monde

Dès l'Antiquité les savants tentent de mesurer la Terre, à commencer par sa circonférence. Celle-ci a été calculée par Eratosthène d'Alexandrie au III^e siècle avant J.-C. Ses travaux sont fondamentaux dans l'histoire de la cartographie, car ils permettent de situer n'importe quel lieu sur le globe terrestre grâce à ses coordonnées, à savoir sa latitude au nord ou au sud de l'équateur (ce sont les lignes horizontales sur une carte topographique qui, comme c'est le cas le plus fréquent depuis l'Antiquité, a le nord en haut) et sa longitude à l'est ou à l'ouest du méridien de référence (ce sont les lignes verticales). Le calcul relativement précis de la latitude avait été rendu possible par l'invention du gnomon, sorte de cadran solaire, qui s'apparente à une tige verticale dressée sur un plan horizontal. Cette technique a été ensuite perfectionnée par les Arabes avec l'astrolabe. En revanche, les Grecs eurent du mal à mesurer les longitudes, comme le montre l'œuvre de Ptolémée, astronome et géographe grec alexandrin du II^e siècle, qui tenta de placer sur une carte du monde toutes les terres et toutes les villes connues à son époque. Le calcul exact de la longitude, qui nécessite de connaître l'heure du méridien d'origine, ne sera possible qu'à partir du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle, avec l'introduction des premiers chronomètres de marine.

■ La description du monde

Cette mesure progressive de la Terre s'est accompagnée d'une volonté de description, une volonté de faire l'inventaire d'un monde qui alors n'était pas un monde fini au sens d'entièrement connu. Hérodote (v. 484-v. 425 avant J.-C.) a ainsi décrit les peuples et leurs territoires à travers des récits de voyage et c'est pour cela qu'il est considéré par certains géographes, dont Yves Lacoste, comme un des principaux fondateurs de la géographie, même si ce sont d'autres Grecs, deux siècles plus tard, qui ont défini ce champ du savoir.

Dans cette description du monde, la frontière reste floue entre mythe et connaissance réelle : peuples et créatures imaginaires peuvent côtoyer des peuples bien réels. La géographie est donc bien, à ce moment-là de son développement, une mise en récit du monde, une écriture de la Terre qui traduit un désir d'appropriation.

Les itinéraires maritimes (connus sous le nom de périple), puis les itinéraires terrestres sous l'Empire romain, jouèrent aussi un rôle très important, sous forme de listes de ports ou de stations routières qui étaient parfois complétées par des cartes. Celles-ci ont presque toutes disparu, mais leur tradition s'est maintenue jusqu'au Moyen Âge, par l'intermédiaire de la *Géographie* de Ptolémée qui a fait très longtemps figure de modèle, mais aussi grâce aux travaux de géographes arabes, comme al-Idrisi (xii^e siècle).

La description du monde se poursuit avec les grandes explorations de l'époque moderne, puis avec l'exploration de l'Afrique au xix^e siècle, qui s'accompagne de la formation de sociétés de géographie souvent encouragée par les États colonisateurs. Au xix^e siècle, la géographie est aussi une science au service du pouvoir et européenocentrique car liée à l'expansion coloniale. Elle est ainsi un instrument de l'impérialisme et correspond en cela à la fameuse expression d'Yves Lacoste : « La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre » (1976). En effet, la géographie, en aidant à mieux organiser les territoires, permet aussi de mieux contrôler les hommes qui y vivent.

En France, jusqu'aux années 1960-1970 : la géographie classique ou vidalienne

■ Une géographie naturaliste : le « possibilisme »

À partir des années 1870-80, se diffusent les idées de Paul Vidal de la Blache (1845-1918) connu pour ses ouvrages de géographie humaine, physique et régionale (comme son *Tableau géographique de la France*, 1903). Ce courant a été prédominant jusque dans les années 1960-70, surtout en France, même s'il a eu un rayonnement important à l'étranger.

La géographie classique ou vidalienne est avant tout naturaliste, c'est-à-dire qu'elle considère le milieu naturel comme le principe organisateur des sociétés. En d'autres termes le milieu naturel offre des « possibilités » aux êtres humains, qu'ils choisissent, produisant ainsi des genres de vie : c'est le « possibilisme » (notion forgée par l'historien Lucien Febvre pour définir la géographie de Vidal de la Blache, 1922). La nature imposerait des contraintes qui orientent les comportements sociaux. Le cadre physique est donc un invariant au rôle fondamental. On perçoit dans ce courant l'influence de l'évolutionnisme darwinien. C'est pourquoi toute étude géographique dite vidalienne passe d'abord par l'étude du milieu et se concentre sur l'étude des relations verticales entre la nature et les hommes.

■ La méthode vidalienne : l'induction

La méthode de la géographie vidalienne découle du constat de la prédominance du milieu). Elle est fondée sur l'induction, c'est-à-dire qu'elle part du cas particulier pour aboutir au général. Mais en réalité la géographie vidalienne s'est surtout affirmée comme science idiographique (qui analyse des cas isolés) et a par conséquent principalement donné naissance à une succession de monographies (études détaillées d'un espace particulier) et d'études régionales, donnant ainsi un caractère encyclopédique à la géographie. Cette approche donne un rôle déterminant à la notion de paysage et à la géographie physique qui s'affirme à cette époque, notamment avec le développement de la géomorphologie, c'est-à-dire l'étude des formes de la surface terrestre.

L'écueil rencontré par la géographie vidalienne a été celui du déterminisme qui est en fait une mauvaise appréhension du possibilisme. Le déterminisme, qui explique les phénomènes sociaux uniquement par les facteurs et contraintes physiques, est la bête noire du géographe car il n'est qu'une simplification de la complexité des phénomènes spatiaux et sociaux.

Le kaléidoscope de la géographie actuelle

À partir des années 1960 mais surtout 1970, les géographes se font plus nombreux et la discipline se renouvelle dans le mouvement de la « Nouvelle Géographie ». Depuis, la géographie se définit dans sa pluralité à travers un point qui est commun à tous les courants actuels de la géographie : l'espace.

La Nouvelle Géographie

■ Un renouvellement d'abord anglo-saxon

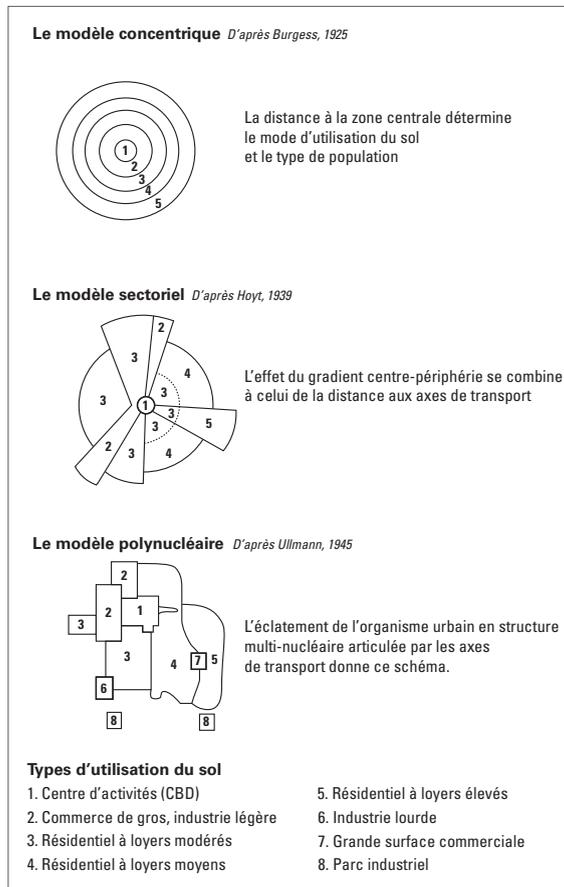
La remise en cause de la géographie classique est d'abord venue des pays anglo-saxons. Leur rôle dans le renouvellement de la discipline s'explique par deux facteurs : ces pays s'imposent de plus en plus dans le système universitaire mondial et, surtout, sont moins dominés par la géographie vidalienne qui trouve ses origines en France. En outre, la remise en cause est née dans le contexte de la crise puis de la récession économique des années 1930, qui a d'abord touché les États-Unis. Les géographes anglo-saxons et en particulier étasuniens ont senti la nécessité d'orienter la géographie sur des thématiques davantage économiques et d'organisation sociale en accord avec les bouleversements de leur temps. C'est aussi dans les années 1930, c'est-à-dire au moment de son essor, que la ville, qui jusque-là n'avait pas eu le premier rôle, devient pleinement un objet géographique.

L'école de Chicago

Lorsque l'on parle de l'école de Chicago, on fait référence à un mouvement de pensée en sociologie urbaine qui a proposé des modèles pour étudier la ville et son fonctionnement. Mais il faut bien prendre conscience que cette étiquette « école de Chicago » a été donnée *a posteriori* et regroupe en réalité une certaine diversité.

- **Pourquoi Chicago ?** Chicago est dans les années 1920-1930, le prototype de la ville étasunienne peuplée de migrants européens et de Noirs en provenance du Sud, et dont la croissance est fulgurante. Chicago est alors une véritable ville-champignon, qui sert de référence à la sociologie urbaine sous l'impulsion d'Ernest Burgess et Robert Park en 1925.
- **Que cherche-t-on à expliquer ?** Les sociologues constatent que l'arrivée massive de migrants dans la ville se traduit spatialement par la constitution de quartiers aux profils ethniques et sociaux distincts, et que cette division socio-spatiale ne cesse d'évoluer. Plusieurs modèles sont alors proposés pour expliquer cette constante recomposition de la ville : du modèle strictement concentrique d'Ernest Burgess (1925) au modèle polynucléaire d'Edward L. Ullmann (1945) en passant par le modèle sectoriel de Homer Hoyt (1939).
- **Une pensée organiciste.** La pensée de l'école de Chicago est née d'une comparaison entre la croissance des villes liée aux mobilités et le développement physique d'un organisme vivant. On parle d'écologie urbaine à propos de l'école de Chicago car comme l'écologie, elle étudie l'interaction entre les êtres vivants (ici les habitants d'une ville), leur habitat et leur environnement. Ces interactions sont souvent décrites à travers la mise en évidence de processus de domination, d'invasion et de succession entre les groupes.
- **Le mécanisme d'accroissement des villes.** L'idée principale de l'école de Chicago est que les migrants arrivent dans un premier temps au centre de la ville. Dans un second temps, ces migrants vont sortir de ces quartiers du fait d'une mobilité résidentielle qui marque la fin de l'entre-soi. Dans l'optique de l'école de Chicago, le migrant est relativement passif et c'est le système urbain, tel un organisme vivant, qui active ce mécanisme, dépassant les volontés individuelles. Le développement des quartiers de la ville se fait ainsi en fonction des groupes sociaux, des prix fonciers et de la mobilité des catégories aisées vers les banlieues. Il en résulte une mosaïque articulée autour d'un centre qui fonctionne sur un mode de concurrence entre groupes ethniques et sociaux, dans un processus d'invasion et d'appropriation de l'espace. Les quartiers ainsi définis sont appelés « aires naturelles ».

- Le modèle de l'école de Chicago est avant tout un modèle gravitaire (c'est-à-dire fondé sur une relation centre-périphérie). Ce modèle strictement gravitaire a été nuancé avec le modèle de Homer Hoyt qui prend en compte le rôle des axes de transport puis avec celui d'Edward Ullmann qui met en avant l'existence d'une pluralité de noyaux aux fonctions spécifiques (résidentielle, industrielle...).
- Les trois principaux modèles de l'école de Chicago



- Un des dépassements de cette « école de Chicago » a été opéré par Michael Dear (école de Los Angeles) pour qui l'approche centre-périphérie ne fonctionne plus aujourd'hui et qui propose dans les années 1980 un autre modèle : celui d'un espace urbain éclaté, fragmenté. Ce courant qui prend le contre-pied de l'école de Chicago est basé sur une autre ville élevée au rang de modèle comme l'a été Chicago dans les années 1930 : Los Angeles.

■ La géographie comme science sociale

C'est un géographe étasunien, Edward L. Ullman (1912-1976), qui fut l'un des premiers à définir la géographie comme une science sociale. Ce positionnement est essentiel car il est en rupture avec la géographie classique, vidalienne, qui définissait la géographie comme une science naturelle. Ainsi, selon Edward L. Ullman, la géographie doit analyser d'abord et surtout les liaisons horizontales (hommes à hommes) et donc la dimension sociale des phénomènes étudiés. Or, avec la géographie classique il s'agissait, au contraire, de privilégier les relations verticales homme-milieu. L'objectif de la Nouvelle Géographie est de montrer que l'organisation socio-spatiale n'est pas aléatoire mais qu'elle répond à des règles, à des lois.

■ Les méthodes de la Nouvelle Géographie : la déduction et la modélisation

Ce renouvellement de l'objet d'analyse de la géographie s'accompagne nécessairement d'une remise en cause de la méthode géographique classique de l'induction. La Nouvelle Géographie cherchant à se positionner comme « science dure », à savoir comme une science qui permet d'établir des lois générales ou universelles (science nomothétique), ses méthodes s'appuient alors sur l'emploi des mathématiques, des statistiques et des modélisations. Cette tendance s'inscrit clairement dans le positivisme, courant de pensée qui exige d'une science qu'elle soit fondée sur l'analyse de faits et sur l'expérience scientifique, seule à pouvoir fournir une certitude. Concrètement, cela signifie que pour expliquer une organisation socio-spatiale donnée, on va d'abord poser une hypothèse théorique, de laquelle on déduit certaines conséquences qui permettent d'élaborer un modèle explicatif. Enfin, dans une dernière phase, on expérimente en confrontant le modèle à la réalité. Si cela correspond, alors on peut établir des lois générales. C'est ainsi que de l'induction, la géographie est passée à la déduction.

Cette science renouvelée, modélisante et déductive, avec pour principal objet l'analyse de la localisation et distribution des sociétés et de leurs activités, et des processus qui ont amené ce résultat, a été baptisée par Peter Gould dans les années 1960 « *the New Geography* ». Néanmoins on estime que les balbutiements de la Nouvelle Géographie s'expriment dès les années 1930 et surtout 1950.